



INFIRMIÈRES SCOLAIRES

Une rentrée tests au collège-lycée

PAGE 14

EXPRESSO

Les infirmières scolaires au bout du rouleau: «La fin d'année va être longue»

Avec la pandémie, ces «invisibles» de l'éducation font face à des conditions de travail dégradées. Alors que lycées et collèges rouvrent ce lundi, elles dénoncent le flou qui entoure le retour des élèves en présentiel.

Par
CASSANDRE LERAY

«**C**ette rentrée en présentiel risque d'être olé olé!» Gwenaëlle Durand rigole nerveusement. De sa voix au téléphone, on devine sa mine déconfitée. L'infirmière scolaire le reconnaît dans un soupir, «je préfère en rire qu'en pleurer, parce que sinon je ne tiendrais pas...» Ce lundi, collégiens et lycéens débarqueront à nouveau dans leurs établissements, en demi-jour. Au programme, pour

lutter contre la pandémie: déploiement des autotests dans les lycées et de tests antigéniques dans les collèges.

A l'approche du jour J, Gwenaëlle Durand sait qu'elle n'est pas la seule à s'inquiéter. Ces derniers jours, elle sent la panique monter chez ses collègues. Avec sa casquette de secrétaire générale du Syndicat national des infirmiers et infirmières éducateurs de santé (Snies Unsa), elle insiste: «Avec tout ce qu'on a à gérer côté Covid, on ne s'en sort plus.» Comme beaucoup de consœurs et confrères, elle peine à prendre en charge les

élèves en souffrance, une de leurs prérogatives. «Et avec cette reprise, on nous rajoute encore des tâches sans recruter. La fin d'année va être longue, très longue.»

«**Bordel**». Grande nouveauté pour cette reprise: les autotests dans les lycées. Chaque semaine, à partir du 10 mai, les élèves devront se fourrer eux-mêmes un écouvillon dans le nez. Pour l'instant, «c'est le flou complet» concernant la façon dont ce dispositif sera mis en place. Jus-





que-là, *«on espérait que les autotests auraient lieu à domicile après avoir montré aux jeunes comment faire»*, commente Sylvie Magne, secrétaire académique du Syndicat national des infirmier(e)s conseiller(e)s de santé (Snics FSU) à Nantes. Mais les dernières consignes ne lui inspirent pas confiance: *«A priori, les autotests se feront dans les établissements scolaires jusqu'à la fin de l'année. C'est ingérable!»*

Que faire des déchets contaminés? Comment prendre en charge un cas positif? De quelle façon superviser les centaines d'adolescents qui défilent tests à la main? Autant de questions auxquelles la responsable syndicale est incapable de répondre. Pour elle, impossible de tout gérer avec si peu de personnel: *«On ne peut pas se démultiplier!»* Actuellement, l'Education nationale compte 7700 infirmières et infirmiers scolaires (96% sont des femmes)... pour 62000 établissements. *«Les bras m'en tombent. Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas de recrutements»*, lâche Sylvie Magne.

Les collégiens échappent pour l'instant aux autotests. Lundi 26 avril, la Haute Autorité de santé a rendu un avis favorable concernant leur utilisation chez les moins de 15 ans. Mais pour l'instant, *«heureusement, on ne nous demande pas de les déployer dans les collèges, tranche Sylvie. Ce serait la catastrophe»*. Sophie (1) a, elle, lâché prise. Infirmière dans une cité scolaire en Paca, elle n'y mettra pas les pieds ce lundi. Depuis le 29 mars, elle est arrêtée

pour *«anxiété réactionnelle liée à [son] travail»*. Sa psychiatre lui a même dit qu'elle était *«à la limite du burn-out»*, et qu'elle devrait *«la ramasser à la petite cuillère»* si elle retournait au boulot maintenant. Quelques jours avant d'être arrêtée, elle avait reçu 17 élèves en une heure, enchaînant les consultations entre les appels de parents informant que leur enfant était cas contact. *«Là, je me suis dit: stop. Tant que c'est le bordel comme ça, je préfère arrêter car j'ai peur de mal faire mon travail.»*

A l'image des autres témoignages recueillis par Libération, elle énumère les différentes tâches qui se sont ajoutées à ses missions habituelles à cause de la pandémie. Pêle-mêle, parmi les plus prenantes, elle cite la mise en place des protocoles sanitaires, le traçage des cas contact, la prise en charge des malades ou encore la gestion des échanges avec les parents perdus.

Détresse. Sophie ne veut pas se voiler la face. Alors elle le dit sans détour: en vingt-cinq ans de carrière, elle n'a jamais vu un tel *«bordel»*. *«C'est de la quantité et de l'abattage. Je ne veux pas recevoir ces jeunes de cette façon. Il y a des problèmes de scarification, des gamins qui ne vont pas bien... Nos élèves ont besoin de nous.»* Mais ce temps à leur consacrer, elle ne l'a pas. Anne, infirmière dans un collège près de Bordeaux, en manque aussi. Elle croule sous le travail depuis des mois. A tel point qu'elle a dû délaissier le traditionnel entretien qu'elle fait avec chaque élève de 6^e à leur arrivée.

«On n'a plus le temps de faire du dépistage, de repérer les situations de mal-être et de faire de la prévention», s'alarme-t-elle. Seule infirmière pour près de 800 élèves, elle passe son temps à *«courir après le Covid»*, alors qu'elle préférerait pouvoir être à l'écoute des jeunes en détresse.

Mais elle ne voit aucune solution pour le moment. La faute à *«une absence totale de reconnaissance de notre métier par le gouvernement»* et *«un manque criant de personnel»*. Derrière ces mots, l'impression persistante de n'être *«rien de plus que des petites mains invisibles»*. Alors, elle déballe avec tristesse qu'en fin de compte, *«on a l'impression d'avoir perdu de vue le fait qu'on est censés travailler pour le bien-être des élèves, alors que c'est pour eux qu'on a choisi ce métier.»* ◀

(1) Le prénom a été modifié.

L'HISTOIRE DU JOUR





Une infirmière explique les tests salivaires à des enfants, à Lavoncourt (Haute-Saône), le 1^{er} mars. PHOTO SÉBASTIEN BOZON. AFP

